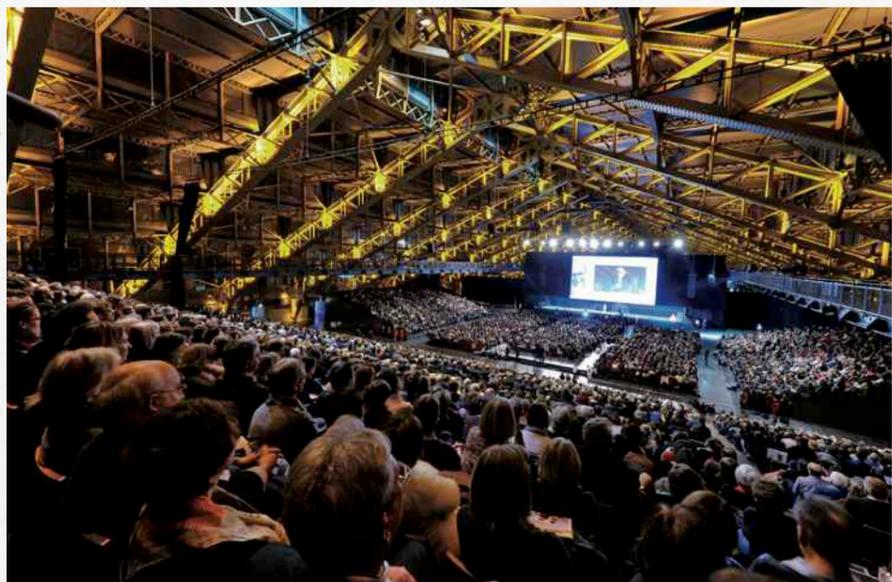




Au plaisir de Max Ophuls

PARCOURS DANS L'ŒUVRE ÉLÉGANTE
D'UN CINÉASTE PROFONDÉMENT IMPRÉGNÉ
DE CULTURE EUROPÉENNE PAGE 02



Lumière 2012, c'est parti !

Quelque 4 700 personnes ont déclaré «ouvert» le festival lundi soir, à la Halle Tony Garnier. Une soirée placée sous le signe de l'amitié et du partage. PAGE 02



Rendez-vous avec Jacqueline Bisset

Truffaut, Huston, Cukor ou Chabrol ont dirigé la belle Britannique, qui vient à la rencontre du public de Lumière. PAGE 03

Little Odessa, déjà classique

La tragédie urbaine de James Gray, à revoir en compagnie de Tim Roth. PAGE 03

Nicolas Winding Refn, nourri aux comics et aux films d'horreur

Le réalisateur de *Drive* revisite une figure peu connue du cinéma bis, Andy Milligan. PAGE 03

Brabin, hommage «inespéré» à un cinéaste mal-aimé

Un cycle de projections concocté par l'historien du cinéma Philippe Garnier. PAGE 04

Fidélité, amitié, partage.

Quelque 4 700 spectateurs et les artistes, cinéastes et professionnels réunis à la Halle Tony Garnier lundi soir pour lancer Lumière 2012, ont célébré ces trois vertus cardinales. Fidélité à l'oeuvre de Jerry Schatzberg - dont le sublime *Epouvantail* était projeté - d'abord, admirée dès les années 1960 par des cinéphiles français tels Pierre Rissient, quand son propre pays, les Etats-Unis, lui tournait le dos. Fidélité aux cinéastes de toute l'Europe, ensuite, avec le travail passionné de l'éditeur Critérium, honoré par le festival cette année, pour assurer une diffusion de qualité à leurs films, massacrés par d'autres. Fidélité à l'histoire du cinéma, enfin, avec quelques minutes de poésie pure, celle des frères Lumière et d'Alice Guy, cinéaste-pionnière d'un studio, Gaumont, qui rénove son catalogue avec ferveur. La soirée a aussi célébré l'amitié, lorsque l'acteur Guillaume Canet, ému, a lancé à son «père spirituel» Jerry Schatzberg : «Je suis venu lui dire que je l'aimais très fort !». Et lorsque le public a déclaré «Lumière 2012 ouvert !» ce fut un beau moment de partage, avec la centaine d'invités sur scène, parmi lesquels les réalisateurs Emir Kusturica, Tony Gatlif, Agnès Varda, Nicolas Winding Refn, Claude Lelouch, Andrei Konchalovskiy et les comédiens Monica Bellucci, Emmanuelle Devos, Tahar Rahim, Benoît Magimel, Matthias Schoenaerts, Mathieu Demy, Leïla Bekhti, Marie Gillain, Elsa Zylberstein. Et maintenant... place aux films !

À LA UNE

Au plaisir de Max Ophuls

Parcours dans l'œuvre élégante d'un cinéaste profondément imprégné de culture européenne

Reconnu comme un maître par Cocteau, Godard, Demy, Truffaut, Rossellini, Tati ou Kubrick, Max Ophuls est à l'honneur, en treize longs métrages, projetés en copies 35mm rarissimes ou en copies restaurées, offertes entre autres par Gaumont. Une rétrospective dont l'un des parrains est l'historien du cinéma Raymond Chirat.



En programmant les films de Max Ophuls, Lumière rend hommage à un grand portraitiste de femmes, héritier du classicisme européen, auteur de mélodrames somptueux, un cinéaste aux multiples influences historiques, romanesques et théâtrales, fasciné par les costumes et les masques. Très singulière, l'esthétique d'Ophuls est marquée par un sens particulier du rythme, avec une prédilection pour le mouvement perpétuel : inoubliables portraits de femmes, *La Ronde*, *Le Plaisir*, *Madame de*, *Lola Montès* sont aussi des films à la chorégraphie précise, d'une élégance, d'une tenue formelle rares. Tout d'abord acteur, puis metteur en scène de théâtre reconnu dès l'âge de 25 ans, au début des années 1920, Max Ophuls - de son vrai nom Max Oppenheimer - a d'abord monté quelque 200 pièces, de Molière, Shakespeare, Ibsen ou Gogol, en Allemagne, en Suisse et en Autriche. Du théâtre - et notamment de Brecht -, avec lequel il entretiendra toute sa vie une relation étroite, il conserve la volonté de placer le narrateur sur la scène, afin que les spectateurs assistent non seulement à l'histoire, mais aussi au spectacle qui raconte l'histoire. Il garde aussi la volonté de faire se mouvoir sans cesse les acteurs - ses films sont bourrés d'escaliers -, afin que

leur corps exprime le mouvement dramatique et reflète le va-et-vient perpétuel de la vie elle-même. Il accompagne ce mouvement de panoramiques et de travellings fluides, comme dans *Madame de*, où une mémorable scène de valse exprime le vertige de l'élan amoureux, de l'amour naissant. En parcourant toute l'œuvre - en 13 films sur les 25, dont un court métrage, qui constituent l'héritage ophulsiens - la programmation de Lumière 2012 retrace l'itinéraire d'un cinéaste européen. Ophuls signe ses tout premiers films en Allemagne (dont *La fiancée vendue*, 1932), qu'il quittera en 1933 pour fuir le nazisme, et prendre deux ans plus tard la nationalité française. Il tourne alors en Italie (*La signora di tutti*, 1934) et en Hollande (*Comédie de l'argent*, 1936), mais la guerre le chasse à nouveau vers les Etats-Unis, où s'ouvre une parenthèse hollywoodienne. En 1948, il adapte Stefan Zweig avec *Lettre d'une inconnue*, aux accents nostalgiques et tendres, puis l'année suivante *Caught*, un film noir plus typiquement hollywoodien, avec James Mason, qu'il reprendra pour *Les Désespérés* (1949). De retour en France, il signe les quatre films majeurs de son œuvre : *La Ronde* (1950), énorme succès commercial de l'après-guerre, *Le Plaisir* (1952) adapté de Maupassant, *Madame de...* (1953) tiré d'un roman de Louise de

Vilmorin et enfin *Lola Montès* (1955), où s'expriment tout le génie, la poésie et l'exubérance ophulsiens. Danielle Darrieux dans les trois premiers, et surtout Martine Carol dans *Lola Montès*, incarnent l'éternel féminin, une femme en quête de liberté, dont le destin est d'être enchaînée par une société perverse et cruelle. Magistral, flamboyant et baroque, *Lola Montès*, où Ophuls tourne en Cinémascope et accomplit un travail audacieux sur la couleur et le son, ne sera pas compris à sa sortie, et se verra brutalement remanié par ses producteurs, hâtant la fin de la carrière du cinéaste. La version d'origine, minutieusement restaurée par la Cinémathèque française en 2008, a retrouvé les écrans après être restée invisible pendant un demi-siècle.

SÉANCES DE MARDI :

La Ronde, 14h30 au Pathé Bellecour

Le Plaisir, 17h au Comoedia

Lola Montès, 19h40 au Pathé Cordeliers

Madame de..., 21h45 au Pathé Bellecour

Cinéastes de notre temps - Max Ophuls ou le plaisir de tourner, documentaire de Michel Mitrani, 19h30 à l'Institut Lumière

LA SOIRÉE D'OUVERTURE EN IMAGES



Max & Lola



Il pleuvait sur Paris ce 23 décembre 1955. Un temps tragique. Les averses sont souvent tristes sur grand écran, sauf si Gene Kelly vient sautiller dans les flaques. Le 23 décembre 1955 sur les Champs-Élysées, Max Ophüls attend dans un café et observe fébrilement la foule qui se masse pour voir sa dernière création, *Lola Montès*. Les gens trempés sur le trottoir ne sont pas tous là pour découvrir le prochain long métrage de l'auteur du *Plaisir*, de *Madame de...*, mais pour admirer le sex-symbol Martine Carol en Technicolor. En 1955 Martine Carol, c'est Lucrèce Borgia, Madame du Barry et Nana réunies, une femme magnétique et furieusement attirante. Le public l'adore, la critique beaucoup moins. Les choses se gâtent cependant très vite. Les premiers spectateurs dissuadent les suivants d'entrer dans la salle. *Lola Montès* ne fascine pas. Marcel Ophüls, le fils aimé, écrit : «Les trombes d'eau en rafale s'abattaient sur la grande verrière du Café du Colisée et formaient des rigoles le long des grandes baies vitrées (...) Mon père, un peu plus pâle que d'habitude, sirotait lentement un tilleul-menthe, ses mains serrées très fort autour de la tasse, comme si celle-ci pouvait encore lui réchauffer le moral et éviter la catastrophe.» Echec et mat. Max Ophüls décède moins de deux ans plus tard, avec sur le cœur une vie pleine et tourmentée mais surtout sa *Lola Montès* détruite, démontée, défigurée, mal aimée par des producteurs vulgaires et un public que l'on n'a « guère entraîné à voir des films réellement originaux et poétiques », dit le jeune François Truffaut. *Lola Montès* est vite placée au rang de chef d'oeuvre maudit. Le film a heureusement retrouvé aujourd'hui ses vraies couleurs. Rarement un film aura autant épousé le drame qu'il renferme. Pauvre Lola, femme revenue de toutes les gloires et les pièges passés, qui se retrouve seule dans un cirque gigantesque où des créatures déguisées jouent sa vie glorieuse. Ophüls aimait à contempler le spectacle en carton-pâte de la vie. Chez lui, l'artifice des décors n'était pas un leurre. Un directeur de production voulant ainsi réduire les coûts du tournage de *Lola Montès* lui suggéra de situer l'action dans un petit cirque avec deux tréteaux. Max Ophüls lui répondit avec élégance : «Mais plus le chapiteau sera haut et le cirque somptueux, et plus sa solitude sera grande !» Ce jour de décembre pluvieux, en assistant depuis les coulisses à l'échec de son grand oeuvre, le cinéaste est devenu peu à peu le reflet de sa propre Lola.

INVITÉS D'HONNEUR

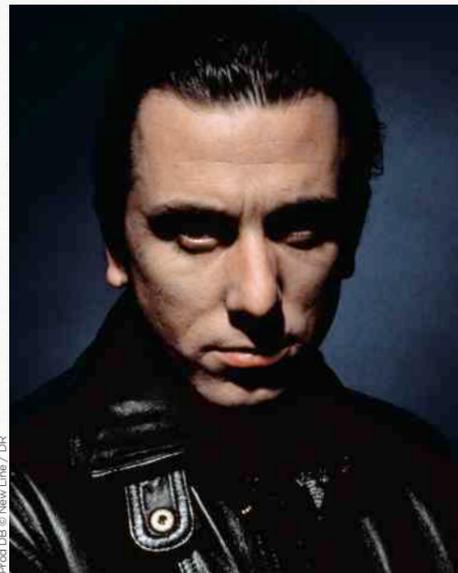
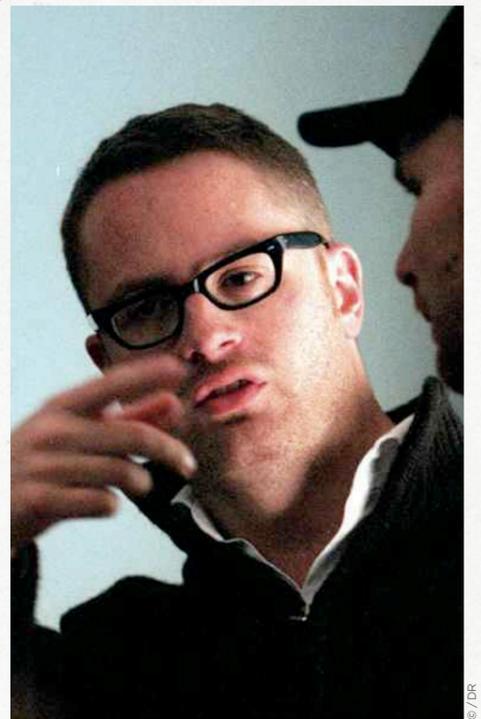
Nicolas Winding Refn
ou l'amour du cinéma bis et underground

« Je ne pourrais pas faire autre chose qu'un film de genre, simplement parce que c'est ma culture. On peut dire que je suis un geek, le genre de type qui pense que la vérité est ailleurs » proclame Nicolas Winding Refn, qui présente à Lumière deux raretés : des films d'un auteur américain très «underground», Andy Milligan. Une séance qui s'annonce décoiffante.

« Si vous êtes un fan d'Andy Milligan, votre cas est désespéré ! » ironisait le spécialiste du cinéma bis Michael Weldon, répertoriant les films les plus étranges de tous les temps dans son livre *Psychotronic Encyclopaedia of Film*, paru outre-Atlantique en 1983. Quasi inconnu hors des Etats-Unis, Milligan (1929-1991) s'est spécialisé dans les films d'horreur alliant érotisme et un gore poussé à l'extrême, tournant en 16 mm à l'instar des cinéastes underground ou expérimentaux, des longs métrages au budget minimal... voire inexistant. Surnommé « le cinéaste de Staten Island » – où se trouvait son domicile, décor de nombre de ses films – il donne libre cours à son imagination sado-masochiste dans des opus au titre explicite, tels *Les Bouchers assoiffés de sang* (*Bloodthirsty Butchers*, 1970) ou *Le donjon des tortures* (*Torture dungeon*, 1970).

Nourri aux comics et aux films d'horreur, adepte de la pop culture et d'un cinéma underground et de genre qu'il revisite brillamment, le Danois Nicolas Winding Refn a signé des films à la violence dérangement et au style visuel percutant, tels *Pusher*, un polar devenu culte dont il a fait une trilogie, *Inside Job* (2004), *Bronson* (2009), *Valhalla Rising, le guerrier silencieux* (2010) ou encore *Drive* (2011), qui a remporté le prix de la mise en scène à Cannes l'an dernier.

Séance de *Nightbirds* (1970, 1h18) et *Vapors* (1965, 32 mins) d'Andy Milligan présentée par Nicolas Winding Refn, mardi à 22h15, Institut Lumière.



L'acteur britannique Tim Roth présente
Little Odessa (1994), de James Gray

Ecrit et tourné en trois semaines par un étudiant en cinéma de 24 ans, *Little Odessa* a d'emblée imposé l'Américain James Gray comme un auteur de brillantes tragédies modernes, fortement ancrées dans la réalité sociale, politique et urbaine et pourtant régies par la fatalité des mythes antiques. Tim Roth y interprète Joshua, un tueur à gages employé par « l'organizatsya », la mafia russe, contraint de retourner au sein de la communauté juive russe du quartier de Brighton Beach surnommé Little Odessa, dans la banlieue de New York, où il a grandi, afin d'exécuter un contrat. Joshua y retrouve un père violent qui l'a banni de la famille (Maximilian Schell), une mère gravement malade (Vanessa Redgrave) et un jeune frère (Edward Furlong) avide de renouer avec lui. Dans ce film crépusculaire, Tim Roth campe un homme dominé par ses démons, pris dans un engrenage implacable, anti-héros à la douleur insondable, terriblement humain. L'acteur a débuté au cinéma sous la direction de Stephen Frears – dans *The Hit* (1984), où il incarnait déjà un tueur à gages – avant de tourner avec Robert Altman (*Vincent et Théo*), Quentin Tarantino (*Reservoir Dogs*, *Pulp Fiction*) ou encore Tim Burton (*La planète des singes*) et Michael Hanneke (*Funny games US*). Il a lui-même réalisé *War Zone* en 1999 et est actuellement à l'affiche du poignant *Broken* de Rufus Norris, où il campe un père aimant qui élève seul sa fillette diabétique.

Tim Roth partage ses souvenirs de tournage avec le public, à l'occasion de la projection de *Little Odessa*, mardi soir à 20h, Institut Lumière.

Jacqueline Bisset en trois films

La belle Britannique – elle aime à souligner que son nom, malgré une vague consonance française, se prononce « Bissit, qui rime avec Kiss it » rapporte IMDb –, a d'abord crevé l'écran grâce à sa grâce féline et sa plastique irréprochable – elle campe une renversante James Bond girl dans la parodie de 007 *Casino Royale*, avec Peter Sellers en 1967 –. Mais elle s'est vite imposée comme une actrice de renommée internationale, aussi douée pour la comédie que le cinéma d'action, tournant entre autres avec Roman Polanski, Stanley Donen, Sidney Lumet, George Cukor, John Huston, Claude Chabrol et surtout François Truffaut dans *La nuit américaine*, au côté de Nathalie Baye et Jean-Pierre Léaud, où éclate son talent. Lumière propose aussi de revoir son époustouffant duo de justiciers avec Steve McQueen dans *Bullitt*, et son tandem comique et survolté avec Jean-Paul Belmondo dans *Le Magnifique* de Philippe de Broca.



Bullitt de Peter Yates (1968, 1h53)

Relevé de ses fonctions, le lieutenant de police Bullitt se lance en secret dans la protection d'un gangster, avec l'aide de son amie Cathy. Film mythique, avec Jacqueline Bisset et Steve McQueen en duo de justiciers hors-pair !

Mardi à 20h30, Pathé Vaise
Mercredi à 20h30, Meyzieu
Vendredi à 22h, Pathé Bellecour



La Nuit américaine de François Truffaut (1973, 1h55)

L'histoire d'un tournage où le cinéma et la vie s'entremêlent... Un des grands films de Truffaut, avec la voluptueuse Jacqueline Bisset. Le plus bel hommage qui soit à la création cinématographique.

Mercredi à 16h30, Comœdia
Samedi à 14h30, Villeurbanne
(séance accessible aux malvoyants)



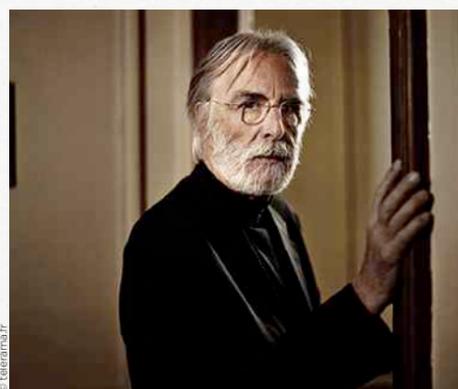
Le Magnifique de Philippe de Broca (1973, 1h30) Copie restaurée par StudioCanal

Un auteur de livres d'espionnage transforme son entourage en personnages de roman. L'alliance de la verve et de l'imagination de Philippe de Broca aux talents de Jean-Paul Belmondo et Jacqueline Bisset : irrésistible.

Mardi à 19h30, Pathé Bellecour
Jeudi à 20h30, Pierre-Bénite
Dimanche à 15h30, UGC Cité Internationale

LE MOT D'AGNÈS B.

... mais j'aime le cinéma parce que chacun a toujours (depuis qu'il existe) et de même que dans la littérature, que RÉALISER les images qu'il a dans la tête
agnès



Evènement :
la Palme d'or 2012
à Lumière !

De passage à Lyon à l'occasion de la sortie nationale d'*Amour*, son dernier film – avec Jean-Louis Trintignant et Emmanuelle Riva – sacré au printemps à Cannes, Michael Haneke fait au festival l'amitié d'une visite. Ce cinéaste exigeant, avaré d'apparitions publiques, y dédicacera *Haneke par Haneke*, un livre d'entretiens avec deux critiques de la revue Positif, Michel Cieutat et Philippe Rouyer, la veille de sa sortie en librairie.

« Je pense que la capacité à montrer des choses positives, en évitant le kitsch, augmente avec le pouvoir artistique dont on dispose. Ce qui expliquerait que je me permette aujourd'hui un peu plus de légèreté. »

Michael Haneke, *Haneke par Haneke*, Entretiens avec Michel Cieutat et Philippe Rouyer, édité chez Stock

Charles Brabin vu par Philippe Garnier, journaliste et historien du 7^e art, qui guidera les spectateurs au fil de cet «hommage inespéré» à un cinéaste mal-aimé.

Retour sur l'œuvre et la carrière (1912-1934) d'un réalisateur américain « dont la vie et le travail ont été quasiment un calque de l'histoire du cinéma jusqu'au milieu des années 1930 », selon les mots de Philippe Garnier, qui présente quatre films programmés à Lumière 2012 et publie à cette occasion un texte inédit, *Passera pas Ben-Hur, vie et œuvre de Charles Brabin*.

Réalisateur de films muets passé au parlant, star du studio MGM des années 1930, ce « Rosbif de Liverpool » qui ne connaissait rien à la pègre a pourtant signé, avec *The Beast of the City* (1932) - programmé mardi, en ouverture du cycle qui lui est consacré - l'un des meilleurs films de gangsters tourné à Hollywood, affirmait l'écrivain W.R. Burnett, à l'époque engagé sur les tournages de ces films. Mais la postérité fut rude avec cet homme aux faux airs d'Abraham Lincoln (haute stature et sourcils broussailleux), le reléguant « en bas de page des histoires du cinéma » et se souvenant surtout d'épiques naufrages tels le tournage de *Ben-Hur*, superproduction dont il fut éjecté en 1925, rappelle Garnier. Mais, s'il a « réalisé son compte de navets », basés sur des scénarios médiocres choisis par la MGM, admet l'historien du cinéma, Brabin mérite d'être redécouvert pour un « film délicieux » tel que *Sporting Blood* (1931) où Clark Gable apparaît pour la première fois, pour le « spectacle haletant » de *La vallée des géants* (1927) ou encore « la peinture d'un prosaïsme glaçant de la corruption » de *The Beast of the City* (1932). Grand connaisseur de Hollywood, auteur de plusieurs livres érudits aux titres improbables - *Honni soit qui Malibu...* -, Philippe Garnier ne cache pas sa tendresse pour le personnage, « coutumier des histoires fantasques et difficiles à rendre », souvent épinglé pour ses « méthodes de travail lymphatiques », dont le « contrat béton » avec la MGM lui permit de signer pour le studio quelques films remarquables, alternant avec l'adaptation de pièces de théâtre dénuées d'intérêt. Brabin et l'amour de sa vie, la vedette de la Fox Theda Bara, furent aussi des membres éminents de la jet set hollywoodienne des années 1930, donnant des réceptions fastueuses dans leur villa de Beverly Hills où ce fils de boucher émigré de Liverpool et cette fille de tailleur du Middle West se voyaient comme des « imposteurs ».

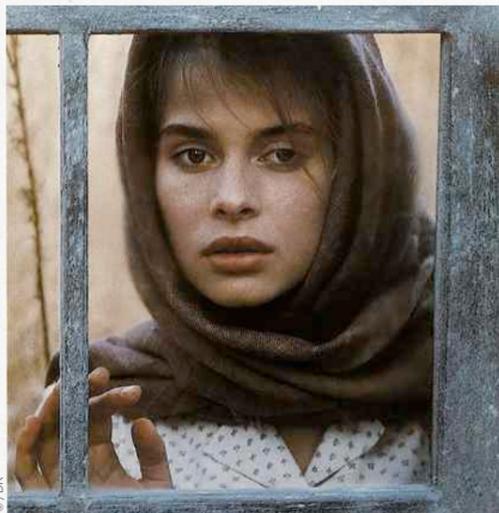


© MGM

- › *The beast of the city* de Charles Brabin (1932), présenté par Philippe Garnier et Bertrand Tavernier, mardi à 9h30, Institut Lumière. Et vendredi à 20h30 au Cinéma Opéra.
- › *Sporting Blood* (1931), mercredi à 9h30, Institut Lumière.
- › *Blind wives* (1920) accompagné au piano, jeudi à 9h15, Institut Lumière.
- › *La vallée des géants* (*The Valley of the Giants*, 1927) accompagné au piano, vendredi à 21h30, Institut Lumière

Philippe Garnier est aussi l'auteur du livret d'un superbe coffret consacré au classique de Charles Laughton, *La nuit du chasseur*, édité chez Wild Side, qui inclut le documentaire *Charles Laughton dirige La nuit du chasseur*, de Robert Gitt (2002) projeté pendant le festival. Pendant près de trente ans, il signa dans le quotidien Libération, une chronique culturelle inclassable intitulée *L'oreille d'un sourd*, écrite depuis Los Angeles, où il vit.

Tess



♥♥ J'ai toujours voulu tourner une grande histoire d'amour. Ce qui m'attirait également dans ce roman, c'était le thème de la fatalité : belle physiquement autant que spirituellement, l'héroïne a tout pour être heureuse. Pourtant le climat social dans lequel elle vit et les pressions inexorables qui s'exercent sur elle l'enferment dans une chaîne de circonstances qui la conduisent à un destin tragique. ♥♥

Roman Polanski

♥♥ C'est par lui que tout a commencé. C'est là que je suis passée de l'enfance à l'âge adulte, que j'ai vraiment compris mon amour pour ce métier. Et que je n'ai plus voulu être docteur. ♥♥

Nastassja Kinski, qui a tourné Tess à 17 ans

Trente-trois ans après sa sortie *Tess*, somptueuse fresque romanesque signée Roman Polanski, où éclatait la radieuse et juvénile Nastassja Kinski, a été restauré par Pathé et sera projeté à Lyon, après l'avoir été au festival de Cannes dans la sélection Cannes Classics, au mois de mai. Adapté du roman *Tess d'Urberville*, de l'écrivain anglais Thomas Hardy, ce film devenu un classique relate le destin tragique d'une jeune fille violée puis abandonnée par son cousin aristocrate, sir Alec d'Urberville, dans la campagne anglaise de la fin du XIX^e siècle. Un inoubliable portrait de femme, broyée par la cruauté des conventions sociales, avec une Nastassja Kinski au jeu intense et naturel. Nourris de références picturales, les tableaux de la vie rurale - tournés en Bretagne et dans le Cotentin - doivent beaucoup à la sublime photographie de Geoffroy Unsworth - qui mourra dans sa chambre d'hôtel, terrassé par un infarctus en plein tournage - récompensée d'un Oscar posthume. Le film décrocha deux autres statuettes dorées, l'une revenant à Anthony Powell pour les costumes et l'autre au décorateur français Pierre Guffroy, fidèle collaborateur de Polanski (*Le Locataire*, *Frantic*, *Pirates...*) qui travailla aussi avec Jean Cocteau, François Truffaut, Claude Sautet, Luis Buñuel, Bertrand Tavernier, (*Que la fête commence*) ou encore Claude Pinoteau (*La gifle*), récemment disparu.

Tess de Roman Polanski (1979) mardi à 10h15 au Pathé Bellecour
Le film ressortira en salles, DVD et Blu-ray début décembre, dans une version restaurée 4K par Pathé.

Cinéophile, délégué général de la Quinzaine des réalisateurs, ex-journaliste au quotidien Libération, Edouard Waintrop est aussi un historien. Fidèle du festival, il y dédicacera son dernier livre *Les anarchistes espagnols 1868-1981*, paru chez Denoël, et présentera *Land and Freedom* (1995), un film-mémoire où Ken Loach a relaté un épisode méconnu de la guerre civile espagnole, le conflit fratricide entre l'armée républicaine aux mains des communistes et les milices trotskistes du P.O.U.M.

Signature mardi à 18h au Village / Séance de *Land and Freedom*, mardi à 20h30, Cinéma Opéra, Lyon 1^{er}



Au programme MERCREDI



Final Cut
de György Pálfi
Avant-première, présentée par le réalisateur
Pathé Bellecour 1, 19h45



Mario Ruspoli
prince des baleines et autres raretés
de Florence Dauman
Pathé Bellecour 2, 19h



Le Carrosse d'or
de Jean Renoir
Pathé Cordeliers, 22h10



Voyage en Italie
de Roberto Rossellini
présenté par Laure Marsac
Ciné Mourguet Sainte-Foy-lès-Lyon, 20h



Lola Montès
de Max Ophüls
UGC Ciné Cité Confluence, Lyon 2^e, 20h30

Cette manifestation est organisée par l'Institut Lumière

INSTITUT LUMIERE

Elle est rendue possible grâce à

GRAND LYON communauté urbaine Rhône-Alpes Région

et soutenu par



LUMIÈRE 2012
GRAND LYON FILM FESTIVAL
15/21 OCTOBRE

Conception graphique et réalisation : François Garnier / Delphine Nicol
Rédaction : Rébecca Frasquet Suivi éditorial : Thierry Frémaux
Imprimé en 5200 exemplaires

Institut Lumière
25 rue du Premier Film, 69 008 Lyon

www.festival-lumiere.org

Remerciements à la maison agnès b. et à BNP Paribas pour leur soutien au quotidien du festival